

**L'HOMME**

**L'Homme**

Revue française d'anthropologie

**158-159 | avril-septembre 2001**

**Jazz et anthropologie**

---

**Pierre Centlivres, *Chroniques afghanes, 1965-1993***

Amsterdam, Éditions des Archives contemporaines, 1998, XVI + 256 p.,  
gloss., ph.

**Jean-Pierre Digard**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/6645>

DOI : [10.4000/lhomme.6645](https://doi.org/10.4000/lhomme.6645)

ISSN : 1953-8103

**Éditeur**

Éditions de l'EHESS

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 janvier 2001

Pagination : 462-464

ISBN : 2-7132-1386-X

ISSN : 0439-4216

**Référence électronique**

Jean-Pierre Digard, « Pierre Centlivres, *Chroniques afghanes, 1965-1993* », *L'Homme* [En ligne], 158-159 |  
avril-septembre 2001, mis en ligne le 25 mai 2007, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/6645> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.6645>

---

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

---

# Pierre Centlivres, *Chroniques afghanes, 1965-1993*

Amsterdam, Éditions des Archives contemporaines, 1998, XVI + 256 p., gloss., ph.

Jean-Pierre Digard

---

- 1 CES *CHRONIQUES AFGHANES* suivent un ordre chronologique où s'entremêlent la dramatique histoire récente de ce petit pays coincé entre le Moyen-Orient, l'Asie centrale et le sous-continent indien, et l'itinéraire personnel de l'auteur, devenu professeur d'ethnologie à l'Université de Neuchâtel (Suisse) et l'un des meilleurs spécialistes de l'Afghanistan.
- 2 Arrivé en 1964 à Kaboul comme conseiller au Musée national, ayant ensuite, en tant que boursier du Fonds suisse de la recherche scientifique, séjourné de 1966 à 1968, seul puis avec sa femme Micheline, ethnologue elle aussi, au bâzâr de Tâshqurghân (à 400 km au nord de Kaboul), auquel il consacra sa thèse de doctorat, Pierre Centlivres n'aurait certainement pas manqué de retourner régulièrement en Afghanistan s'il n'en avait été empêché par les événements que l'on sait : coup d'État communiste en avril 1978, intervention de l'armée soviétique fin décembre 1979, départ de l'armée soviétique en février 1989, qui marqua la fin de l'« âge héroïque de la résistance afghane » (p. 161), reprise des combats, autour de la capitale et ailleurs, entre factions de la résistance cette fois, en avril 1992... Pierre et Micheline Centlivres ne sont retournés que trois fois en Afghanistan – en 1986-1987, 1988 et 1990-1991 – mais, à partir de 1986, ils ont multiplié les séjours « autour de l'Afghanistan », principalement au Pakistan, à Islamabad, à Peshawar, à Quetta, dans divers camps de réfugiés, avec une tendance à « [s']approcher le plus possible de la frontière afghane, un peu comme ces insectes qui, la nuit, aveugles et fascinés, se dirigent vers l'éclat dangereux de la lampe » (p. 158).
- 3 L'intérêt de ces *Chroniques afghanes* est double. En premier lieu, elles fourmillent d'informations sur le pays et ses habitants, informations fortes de l'épaisseur du vécu, livrées par fragments et sans autre ordre que chronologique, telles qu'elles se présentent à l'ethnologue sur le terrain. En réalité, ce sont deux Afghanistan qui sont ici décrits, que séparent l'intervention soviétique (1979-1989). De celui qu'il découvrit lors de ses premiers séjours, Pierre Centlivres écrit : « Kaboul était une ville terreuse,

capitale d'un Orient improbable, à l'exotisme presque irréel : turbans, minarets, ruelles tortueuses, dromadaires » (p. XII). Ou encore : « les Tâshqurghânis ont failli réussir à mes dépens un des tours de la magie orientale qui consiste à faire croire que, dans les oasis des steppes aux cavaliers innombrables, le temps s'est arrêté, et que la sagesse des artisans, la patience millénaire des paysans et l'hospitalité des chefs de tribus ne méritent pas d'être troublées par la rumeur perverse du monde » (pp. XIII-XIV). Les événements des deux décennies suivantes amènent un changement de ton chez l'ethnologue : « Mes récents retours chez les Afghans invitent à plus de nuances. Ce qu'on désigne habituellement du nom de culture s'avère, après plus d'un quart de siècle, plus solide que prévu, plus apte à survivre aux changements et mutations. Par delà les démolitions matérielles et la déstructuration sociale, elle a permis aux collectivités humaines, en adaptant ses vieilles recettes, de se redéfinir, de se situer par rapport aux idéologies, marxiste, islamiste, nationaliste, de se réorganiser en retrouvant des points d'appui dans la parenté, le lignage, les rapports de clientèle » (pp. XIV-XV).

- 4 L'intérêt des *Chroniques afghanes* réside, en second lieu, dans les informations qu'elles livrent sur la vie et le travail de l'ethnologue. En effet, Pierre Centlivres n'hésite pas à s'exposer. Mais il ne le fait jamais à la manière de certains « explorateurs », pour se mettre en valeur. Bien au contraire, c'est sans la moindre complaisance qu'il décrit la rudesse du contact avec le premier terrain, les naïvetés du jeune ethnologue qu'il a été, les difficultés physiques et les agacements de l'ethnologue d'âge mur qu'il est devenu... Cela nous vaut des passages savoureux, qui ne manqueront pas de rappeler quelque cuisant souvenir à maints ethnologues chevronnés. D'autres donneront matière à réflexion aux débutants, comme les considérations sur la position de l'ethnologue en tant qu'« étranger familial » (p. 106), catégorie intermédiaire entre celle des proches, familiers, alliés ou hostiles, et celle des « étrangers étranges » (p. 106), ou comme le chapitre sur la vie et le travail ethnographique en couple sur le terrain (pp. 135-142). Pierre Centlivres évoque aussi, avec mesure et exactitude, des faits douloureux ou révoltants comme son retour, en octobre 1990, au bazar de Tashqurghân, dernier bazar couvert d'Afghanistan, classé « ville d'art historique » par l'UNESCO en 1976, qu'il retrouve transformé en champ de ruines, comme le pillage des prodigieuses collections bouddhistes, hellénistiques et islamiques du musée de Kaboul en 1995, comme le spectacle offert dans les bazars pakistanais de ces « tristes dépouilles d'un art éclatant de la parure et du décor, [...] désormais réduits à n'être qu'un bric-à-brac pour touristes en mal d'exotisme » (p. 149), comme la grossièreté et le cynisme des « experts » internationaux (pp. 216 et 219), comme la désespérante incapacité de la résistance afghane à s'unir, comme l'opportunisme des ralliements politiques – « Bien des mullahs sont devenus communistes, beaucoup d'ex-mauvais garçons font le djihad ; c'est le monde à l'envers ! » (p. 223) –, comme le sort réservé aux femmes, dont « l'invisibilité [...] est comme la marque en creux de la résistance afghane » (p. 190).
- 5 *Chroniques afghanes* aurait pu être un livre désenchanté, pessimiste. S'il ne l'est pas, c'est parce qu'il contient une leçon d'ethnologie qui est en même temps un message d'espoir. Au fond, une même quête traverse l'ouvrage de part en part : « que reste-t-il de la culture lorsque la société est désarticulée, lorsque ses fondements même sont détruits ? » (p. 155). La réponse qui sera apportée en définitive à cette question passe par la critique d'une certaine ethnologie et d'un certain orientalisme qui ont contribué à alimenter le stéréotype d'un Orient immuable. La force de l'ouvrage de Pierre

Centlivres est d'entraîner le lecteur dans le cheminement d'une prise de conscience progressive. En écoutant des réfugiés parler du passé comme d'un âge d'or révolu, l'ethnologue est obligé de constater que « L'«avant» vécu à Tashqurghân ou à Kaboul [...] n'était pas si euphorique ; plutôt une préface au drame présent » (p. 159). Et lorsqu'il se remémore les divergences feutrées entre « Progressistes et traditionalistes » (pp. 105-118), une autre réalité prend corps : « Cette paisible oasis que j'avais crue quasi hors du temps, je ne l'avais saisie que dans un bref sursis alors qu'y croissaient les déséquilibres, qu'y couvaient les violences, violences qui aboutiraient bientôt à un retour des turbulences » (p. 245). Plus loin : « À Tashqurghân, j'avais un instant pu croire étudier un bazar stable aux traditions anciennes, succombant ainsi aux illusions d'une certaine ethnologie. Fondée sur l'hypothèse d'une union étroite entre environnement et société, censée façonner mode de vie, croyances, activités productives et vision du monde, cette ethnologie sous-estimait à la fois l'instabilité des situations et l'adaptabilité des hommes ; elle cherchait abusivement un enracinement hors du temps là où le mouvement était la respiration même des peuples » (pp. 246-247).

- 6 Or, loin de se dissoudre dans la guerre ou l'exode, la société et la culture afghanes réapparaissent là où l'ethnologue, de prime abord, ne pensait pas les trouver : « Le dynamisme et la capacité d'adaptation des Afghans à des situations nouvelles et difficiles sont tels que nous n'avons presque jamais trouvé chez eux, malgré tant de souffrances et d'épreuves, les symptômes lugubres, si souvent décrits, de l'exil : désespoir, dépendance, dépression. Au contraire, le système des croyances et des attitudes de la vie commune, le sentiment très fort d'incarner une manière d'être afghane, supérieure à toute autre, représente une ressource extraordinairement efficace pour l'adaptation des exilés à un environnement nouveau. Les Afghans [...], arrachés à leur pays, ne cessent de renforcer les réseaux au travers desquels s'échangent les personnes, les nouvelles et les biens, en un mouvement ininterrompu entre l'Afghanistan et les pays de refuge et de gagne-pain » (p. 246). L'ethnologie doit d'autant moins craindre de se pencher sur l'actualité qu'elle peut apparaître - c'est ce que démontre ce livre - comme, écrit Marc Augé dans sa préface, « un préalable obligé à sa pleine compréhension » (p. ix).

---

AUTEUR

JEAN-PIERRE DIGARD

CNRS, Monde iranien, Ivry-sur-Seine.